

Études littéraires africaines



DJUNGU-SIMBA K. (Charles), *Les Écrivains du Congo-Zaïre. Approches d'un champ littéraire africain*. Metz : Université Paul Verlaine, Centre Écritures, coll. Littératures des mondes contemporains, série Afriques, n°2, 2007, 329 p., index – ISBN 978-2-917403-01-3

Dominique Ranaivoson

Number 25, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035247ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035247ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ranaivoson, D. (2008). Review of [DJUNGU-SIMBA K. (Charles), *Les Écrivains du Congo-Zaïre. Approches d'un champ littéraire africain*. Metz : Université Paul Verlaine, Centre Écritures, coll. Littératures des mondes contemporains, série Afriques, n°2, 2007, 329 p., index – ISBN 978-2-917403-01-3]. *Études littéraires africaines*, (25), 93–95. <https://doi.org/10.7202/1035247ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Depuis l'introduction, le lecteur est confronté à des formules ou des expressions clés qui reviennent ensuite, en des variations synonymiques, tout au long du volume, telles : « la rhétorique de la polémique » (p. 11), les personnages « en permanente négociation avec eux-mêmes » (*ibid.*), « l'expérience de la cruauté » (*ibid.*) comme prix à payer pour l'exercice du pouvoir, « l'esthétique de la *dislocation* » (p. 12), « l'absurde » comme « effet de réel » (*ibid.*), l'« esthétique du désastre » (p. 13), « le burlesque » (p. 11), l'« esthétique de l'excès » (p. 13). Chacune de ces formules n'est pas seulement l'aboutissement d'un effort de meilleure compréhension, mais aussi le point de départ d'autres questionnements : recherche sur le langage et le style, le « réalisme », malgré une écriture qui semble ne baigner que dans l'excès, le « réel » qui paraît difficile à saisir dans un monde de plus en plus marqué par son « irréalité », la question de l'« engagement » de l'auteur dans un monde qui ne veut pas de lui où il se voit en concurrence avec d'autres médias de plus en plus agressifs et envahissants.

Il en résulte que Sony Labou Tansi, après la « révolution » de Kourouma et d'Ouologuem à la fin des années 1960, « renouvelle le texte francophone subsaharien, qui devient l'objet d'une création permanente » (p. 14). Il n'est pas seulement « l'un des auteurs phares dans le mouvement de remise en question d'une africanité immuable » (*ibid.*), mais il a pris la stature d'un « classique » de cette littérature, « un auteur qui invite à la conversation » selon la belle définition du poète anglais T.S. Eliot. Chaque contribution de ce beau volume, à sa façon, invite à son tour à la méditation et à la réponse et on peut être assuré qu'elles susciteront d'autres interventions aussi passionnantes.

■ János RIESZ

DJUNGU-SIMBA K. (CHARLES), *LES ÉCRIVAINS DU CONGO-ZAÏRE. APPROCHES D'UN CHAMP LITTÉRAIRE AFRICAÏN*. METZ : UNIVERSITÉ PAUL VERLAINE, CENTRE ÉCRITURES, COLL. LITTÉRATURES DES MONDES CONTEMPORAINS, SÉRIE AFRIQUES, N°2, 2007, 329 P., INDEX – ISBN 978-2-917403-01-3.

Le premier volume de cette collection consacrée aux littératures francophones présente l'analyse sociologique du champ littéraire congolais (RDC) dans une perspective diachronique avec le rappel des travaux et des productions belges sur la colonie et synchronique avec l'observation de la situation actuelle des écrivains congolais où qu'ils se trouvent. Fort de sa double appartenance au groupe des écrivains et à celui des universitaires les observant, vivant en Belgique depuis une vingtaine d'années, Charles Djungu-Simba fait appel aux théories de Bourdieu sur les champs littéraires et poursuit les travaux de Pierre Halen sur les champs littéraires africains pour interroger la spécificité du champ congolais dans les conditions d'émergence des œuvres, leur circulation et les acteurs de leur validation. Longtemps tenu à l'écart des échanges entre francophones, ce pays est à la fois le plus vaste géographiquement, le plus important démographiquement, et le moins visible sur la scène littéraire sur laquelle il n'est entré solennellement que par le 4^e sommet de la

Francophonie en 1991 (p. 140). C'est que, souligne d'entrée l'auteur, « la littérature écrite congolaise est grandement tributaire, quant à son émergence, du parcours suivi par ses auteurs et du discours général qui les environnait » (p. 64). C. Djungu-Simba va patiemment et méthodiquement analyser les sources de ces discours au fil des années, les conditions du déploiement d'une modernité caractérisée par l'écrit, les influences des institutions que furent l'Église catholique, l'administration coloniale belge, puis les pouvoirs chaotiques de la postindépendance, dont celui de Mobutu et son idéologie de l'authenticité dite « congolisation ».

La première partie de l'ouvrage analyse ainsi les sources du champ, inventoriant les œuvres, les bibliothèques, les organes de presse, les réseaux qui unissent ou divisent les acteurs culturels, en particulier les coloniaux « passeurs » qui ont incité les Congolais à « réinscrire l'imaginaire de l'orature dans la modernité qu'apporte et que symbolise l'écriture » (p. 99) et les « intercesseurs » comme Gaston-Denys Périer ou Joseph-Marie Jadot qui ont activement « contribué à l'émergence et à la promotion d'une littérature autochtone » (p. 111). La seconde partie analyse la morphologie du champ, cherchant dans les conditions politiques (l'obsession de l'authenticité, l'encadrement des écrivains) et institutionnelles (les moyens de diffusion de l'Église servant avant tout l'édification) les raisons du long maintien de la vie culturelle « en gestation » (p. 114). Ce champ étant actuellement disloqué géographiquement, une large place est accordée à l'analyse des causes et des effets de l'exil des écrivains à partir de 1980, l'émergence d'une littérature de diaspora (qualifiée de « sous-champ littéraire africain francophone », p. 179) entretenant des liens parfois ambigus avec le champ national, lui-même soumis à des revendications nées des crispations ethniques et politiques de la région. L'auteur tente de suivre au plus près les parcours des hommes comme des œuvres afin de les mettre en corrélation avec l'émergence d'un champ littéraire cohérent. La morphologie du champ intérieur au pays fait l'objet de la troisième partie avec la question de la littérarité et donc de l'identification des écrivains par rapport aux écrivains. L'étude prend appui sur l'analyse des anthologies récentes et d'un questionnaire établi par Charles Djungu-Simba auquel ont répondu 33 auteurs. Elle met en évidence les tensions internes à ce champ dont les contours restent flous (p. 264), tensions entre littérature populaire (symbolisée par l'écrivain à succès Zamenga) et littérature intellectuelle (Mudimbe et Ngal), entre les pouvoirs (avec la censure et ses avatars) et l'université (vécue comme foyer d'autonomie), les critiques et les auteurs. La perspective sociologique permet à ce travail d'offrir une vision de la production littéraire intégrée à un faisceau de contraintes et donc de la remettre en perspective par rapport à une évolution sociopolitique souvent méconnue et un espace lointain également peu maîtrisé. On peut cependant regretter qu'elle limite le contact direct avec le corps de cette production, les textes eux-mêmes dont aucun n'est cité. Quelques trajectoires personnelles sont retracées rapidement à titre d'exemples, celles de Zamenga (p. 140-152), Antoine Ruti (p. 175-177), Jean-Robert Bokufy (p. 293), des exilés Kamanda, Mwankumi, Ngoye Tshibanda, Tshisungu, Mudimbe (p. 187-202), des « marginaux » Banzaba et Lundula (p. 296-303). C'est qu'il ne s'agit pas ici d'entrer

dans le corpus, mais de l'observer en train de se constituer, de muer, d'émerger, et, conclut l'auteur, de « reproduire le scénario d'impuissance » (p. 309) illustré par l'état désastreux du pays.

Cet ouvrage prépare une nouvelle lecture des textes de la R.D.C. qui les replacera dans le temps et l'espace où ils apparaissent, sans les réduire à cette seule dimension, et initie le lecteur européen aux complexités d'une nation toujours en train de se constituer. Enfin, la rigueur scientifique du chercheur lui permet d'observer sereinement les liens entre les Belges et les Congolais dans le domaine de la culture et ainsi de proposer une analyse aussi précise que fine. La bibliographie sommaire placée en fin de recueil n'indique que les ouvrages généraux et renvoie utilement aux récents volumes qui traitent de domaines littéraires plus précis.

■ Dominique RANAIVOSON

NIMROD, *LA NOUVELLE CHOSE FRANÇAISE. ESSAI*. ARLES : ACTES SUD, 2008, 125 P. – ISBN 978-2-7427-7186-8.

Sept articles publiés entre 2003 et 2006 constituent ce volume d'essais du poète et romancier tchadien Nimrod, et tentent de définir la nouvelle « chose française », expression empruntée à Saint-John Perse pour désigner la nouvelle manière d'écrire le français dont la littérature africaine d'expression française s'est faite le véhicule.

Avant d'exposer et de discuter quelques-unes de ses propositions, arrêtons-nous à la forme, ou plutôt, puisqu'en ces matières littéraires, la distinction entre forme et fond ne vaut guère, à la posture d'écriture. Nimrod se définit comme un exilé : peu importe d'où j'écris, nous dit l'écrivain, « l'exil est ma demeure » (p. 115). Un exilé qui, en tant que tel, se voit comme un aristocrate appartenant à une véritable caste, « la caste des lettrés [qui] préfigure celle d'une élite nationale » (p. 120).

Venons-en à l'argumentaire. Il n'y a pas lieu de parler d'un écrivain africain, « l'Africain écrit comme tout le monde » (p. 19), sa différence est qu'il écrit à l'horizon d'un lointain demain – « quelque mille ans » (*ibid.*) –, « pour un lectorat à venir » (p. 22). En attendant, les écrivains africains doivent reconnaître qu'ils se situent dans la tradition occidentale, ils sont gens des villes, nourris de la même culture que les Occidentaux, « exilés » (p. 28) dans la galaxie francophone. Ils utilisent la langue française ; or « écrire le français, c'est habiter, qu'on le veuille ou non, ses valeurs » (p. 35), affirme Nimrod, reprenant la thèse contestée selon laquelle une langue détermine une vision du monde. Or ceux qui ont lu Benveniste pensent que c'est le discours que l'on tient en l'utilisant qui constitue, à telle époque, une vision du monde, ce que Glissant résume en une formule concise : « Il n'y a pas de vocation des langues ». Dans ce cadre théorique, que pense Nimrod de ce que produisent les « jeunes » ?

Tout dépend de la place qu'on accorde à Ahmadou Kourouma, le plus populaire des romanciers africains. Kourouma a certes « réinventé le français » mais, dès qu'il se met à parler de littérature, hélas ! il « bafouille » (p. 56).